Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 55 (1917)
Heft: 29

Artikel: Coins de chez nous : au pied du Jura
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-213193

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE SOLEIL DE L'AAR

Le projet de révision de la Constitution fédérale, élaboré en 1872, fut rejeté par le peuple suisse, vu les dispoeitions centralisatrices à outrance que l'on voulait faire prévaloir dans le pays.

Les Vaudois craignaient tout particulièrement pour leur fédéralisme. Tout le monde s'agitait. Le papa Oyex-Delafontaine publia quelques strophes passionnées, dont l'une nous paraît de saison, bien qu'elle prouve qu'un poète peut se tromper en faisant fi d'un tubercule que nous considérons comme des plus précieux en ce moment :

Voici la strophe en question :

On centralisera, dit-on,
Le vignoble, excellente affaire.
Mais le soleil de l'Aar n'est bon
Qu'à mûrir la pomme de terre.

Que dirait le bon papa Oyex s'il revenait faire un tour sur la place Beaulieu et dans maints de nos plantages de 1917 ?

Centralisation, monopole, ravitaillement, accaparement, on ne sait trop lequel de tous ces grands mots va nous donner des pommes de terre.

J. Nel.

COINS DE CHEZ NOUS

Au pied du Jura.

Le pied du Jura est maintenant le but de nombreuses et charmantes promenades, dit le *Journal de Nyon*. Le tram du Nyon-St-Cergue, en évitant la longue route de Nyon à Trélex ou Givrins, permet d'explorer des sous bois et des villages que le piéton ne pouvait guère visiter autrefois.

On descend à Trélex, par exemple, ou à Givrins, suivant les buts, et ce sont de fort jolies courses soit dans les bois, soit sur Givrins et ses belles campagnes. On peut excursionner et varier les courses à l'infini ; explorer dès Genolier les insondables mystères du Bois de Chênes et de son Lac vert, remonter vers la Cézille pour redescendre sur Begnins et Gland.

Vous n'aimez pas marcher trop longtemps ? Qu'à cela ne tienne. Voici Givrins tapis au pied des bois, ses molles campagnes et ses beaux paysages ; ce ne sont que ravissantes clairières et bois touffus où le soleil se joue à travers les feuillages, sentiers perdus sous les voûtes, échappées sur la campagne vaudoise qu'Urbain Olivier a décrite avec tant d'amour. C'est bien là le pays fortuné où, comme a dit Vinet :

Un beau ciel rit à ses campagnes.

A tant de charmes, Givrins unit encore celui de l'inédit. Connaissez-vous les sources de la Colline, de cette rivière qui, paresseuse, indolente en été, connue surtout des pêcheurs de truites, se fait, le printemps venu, fougueuse et bondissante, bruissante et tapageuse ? Une course à ses sources est à faire en ces temps-ci.

C'est une excursion en Suisse inconnue et facile à faire dès Givrins où vous dépose le tram. On monte par le chemin de la Chèvrerie-Monteret, en ayant soin, quart-d'heure après être entré sous bois, de prendre le chemin de gauche. Les rumeurs grandissantes du torrent vous ont du reste guidé et après une ravissante promenade dans la gorge, vous apercevez déjà une des sources sortant à gauche du sentier en en un jet puissant et bruyant, jet d'écume qui bondit dans le vallon. Plus haut encore, ce sont de nouvelles cascades, un concert d'eaux échappées, une fraîcheur délicieuse et si vous avez la chance de vous trouver là au moment où le soleil, du haut de la crête où perche le Grand-Hôtel de l'Observatoire, verse ses rayons dans la combe, vous jouissez d'un incomparable spectacle. Et si vous descendez de là dans le ravin boisé, vous vous trouverez au milieu d'un cercle de cascades écumantes, qui dévalent des rochers avec un bruit de tonnerre.

Mais c'est surtout au moment de la fonte des neiges qu'il faut aller voir ça. En été, la Colline se refait petite et paresseuse, se contentant de collectionner de petits ruisselets et d'aller se coucher dans la plaine. Le concert des eaux se calme, la forêt reprend son grand silence, à peine rompu par les mille bruits d'oiseaux.

Si la commune de Givrins faisait quelques petits sentiers permettant un accès aux gorges et le retour par le côté droit du vallon, dans la charmante clairière qui aboutit à la scierie de Givrins, le charme de l'excursion serait complet.

Peu d'endroits du Jura, fertile pourtant en beautés ignorées, sont aussi pittoresques et attrayants que le vallon de la Colline, au printemps, surtout.

LE PARLER DU CRU

Nous, Vaudois, nous piquons de parler français. On nous le conteste parfois, et pas toujours sans raison. On nous reproche la lourdeur et l'imprécision de notre langage. Nous ignorons trop notre vocabulaire et employons souvent un mot pour un autre, ou, pour suppléer à cette insuffisance de vocables, il nous faut recourir à des périphrases disgracieuses et dont la clarté n'est pas le mérite principal.

Il y a bien du vrai dans tout ceci. Alors, quoi, nous parlons « vaudois ? » Vous le dites : nous parlons « vaudois. »

Et le savons-nous bien, au moins, notre « vaudois ? » Il serait téméraire d'en jurer. Il n'y a qu'à ouvrir une petite brochure de M. le professeur E. Lugrin, intitulée : *Locutions vaudoises* (Edwin Frankfurter, éditeur, Lausanne). C'est la reproduction d'une série d'articles fort intéressants, publiés, il y a quelque temps, dans la *Gazette*.

On est vraiment supris, en parcourant cette brochure, du nombre de ces locutions vaudoises que nous ignorons ou que nous employons journellement, sans bien en connaître le sens. C'est vraiment une lecture très attrayante que celle de cette brochure et tout un petit voyage de découvertes en pays connu. On ne se connaît jamais trop.

M. Lugrin a été très heureusement inspiré d'écrire ces articles, et mieux inspiré encore d'en lier la gerbe. Il nous apprend à mieux aimer le beau petit coin de terre où nous avons vu le jour.

Avis aux amateurs ! — Un quatrain toujours de saison :

Si je régnais un jour en maître
De Paris jusqu'à Landernau
Au violon je ferais mettre
Ceux qui se mettent au piano.

LA MARSEILLAISE

Samedi dernier, à l'occasion de la Fête nationale française du 14 juillet, partout où se trouvent des enfants de la belle terre gauloise, ont résonné les accents vibrants de la *Marseillaise*. Et les échos de ce chant de victoire ont retenti comme un message d'espérance au cœur des soldats prisonniers, de ceux qui gémissent dans les hôpitaux, des malheureux déportés, des populations demeurées dans les territoires envahis.

Cet hymne de combat a un prestige extraordinaire. Il est fils de la grande Révolution. Ses strophes enflammées et toutes frémissantes du souffle puissant de cette époque mémorable ont fait le tour de la terre, semant partout le ferment de la liberté. Rien n'a pu arrêter leur marche prophétique, réprimer leur irrésistible élan, étouffer le germe d'émancipation qui est en elles et de l'épanouissement duquel l'heure, semble-t-il, a sonné.

Et, samedi, les accents de ce chant fameux évoquaient dans les mémoires, la belle page qu'y a consacrée Lamartine dans son *Histoire des Girondins* [1]. En voici quelques passages.

* * *

La mer du peuple bouillonnait à l'approche des Marseillais [2]. Les gardes nationales, les fédérés, les sociétés populaires, les enfants, les femmes, toute cette partie des populations qui vit des émotions de la rue et qui court à tous les spectacles publics, volaient à leur rencontre. Leurs figures hâlées, leurs physionomies martiales, leurs yeux de feu, leurs uniformes couverts de la poussière des routes, leur coiffure phrygienne, leurs armes bizarres, les canons qu'ils traînaient à leur suite, les branches de verdure dont ils ombrageaient leurs bonnets rouges, leurs langages étrangers, mêlés de jurements et accentués de gestes féroces, tout cela frappait vivement l'imagination de la multitude. L'idée révolutionnaire semblait s'être faite homme et marcher sous la figure de cette horde, à l'assaut des derniers débris de la royauté. Ils entraient dans les villes et dans les villages sous des arcs de triomphe. Ils chantaient en marchant des strophes terribles. Ces couplets, alternés par le bruit régulier de leur pas sur les routes et par le son des tambours, ressemblaient aux chœurs de la patrie et de la guerre, répondant, à intervalles égaux, au cliquetis des armes et aux instruments de mort dans une marche aux combats.

Ces paroles étaient chantées sur des notes tour à tour graves et aiguës, qui semblaient gronder dans la poitrine avec les frémissements sourds de la colère nationale et ensuite avec la joie de la victoire. Elles avaient quelque chose de solennel comme la mort, mais de serein comme l'immortelle confiance du patriotisme. On eût dit un écho retrouvé des Thermopyles. C'était de l'héroïsme chanté.

On y entendait le pas cadencé de milliers d'hommes marchant ensemble à la défense des frontières sur le sol retentissant de la patrie, la voix plaintive des femmes, les vagissements des enfants, les hennissements des chevaux, le sifflement des flammes de l'incendie dévorant les palais et les chaumières ; puis les coups sourds de la vengeance frappant et refrappant avec la hache et immolant les ennemis du peuple et les profanateurs du sol. Les notes de cet air ruisselaient comme le drapeau trempé de sang encore chaud sur un champ de bataille. Il faisait frémir ; mais le frémissement qui courait avec ses vibrations sur le cœur était intrépide. Il donnait l'élan, doublait les forces, il voilait la mort. C'était l'*eau de feu* de la Révolution, elle distillait dans les sens et dans l'âme du peuple l'ivresse du combat.

Tous les peuples entendent à de certains moments jaillir ainsi leur âme nationale dans des accents que personne n'a écrits et que tout le monde chante. Tous les sens veulent porter leur tribut au patriotisme et s'encourager mutuellement. Le pied marche, le geste anime, la voix enivre l'oreille, l'oreille remue le cœur. L'homme tout entier se monte comme un instrument d'enthousiasme. L'art devient saint, la danse héroïque, la musique martiale, la poésie populaire. L'hymne qui s'élance à ce moment de toutes les bouches ne périt plus. On ne le profane pas dans des occasions vulgaires. Semblable à ces drapeaux sacrés suspendus aux voûtes des temples et qu'on ne sort qu'à certains jours, on garde le chant national comme une arme extrême pour les grandes nécessités de la patrie. Le nôtre reçut des circonstances où il jaillit un caractère particulier qui le rend

[1] On trouve cette page, intégralement reproduite, dans l'intéressante *Chrestomathie française du XIXe siècle* (Prosateurs), de M. le professeur Henri Sensine. — Lausanne, Payot et Cie, éditeurs.

[2] Les Marseillais se rendaient à Paris pour hâter le triomphe de la Révolution.